

JEUDI

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1831.

PREMIÈRE ANNÉE.

N<sup>o</sup> 49.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer ;

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1<sup>er</sup> étage ;

A la librairie de M. Babeuf, r. S. Dominique ;

Et à l'Imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement ( qui se paie d'avance ) est de 1 franc 50 cent. pour un mois et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N<sup>o</sup> pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



## La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

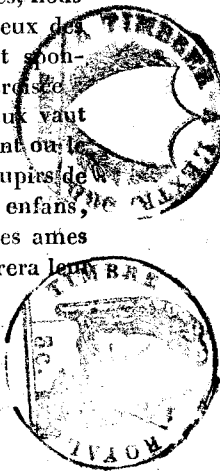
### LE DOUBLE DÉSESPOIR.

Vous voyez cette petite chambre aux murailles enfumées et dégradées, aux fenêtres garnies de chassiss huilés que le vent du nord secoue et déchire de moment en moment : un mauvais grabat, deux chaises dépaillées, une table de sapin mal affermie, près de laquelle jouent trois petits enfans en guenilles, en forment tout l'ameublement ; le reste a été successivement porté dans ce lieu de déprédation légale que, par la plus amère ironie, on a nommé *Mont-de-Piété*. C'est dans ce taudis qu'est Magdeleine ouvrière en linge, pâle et souffrante encore d'une maladie récente. L'œil fixé sur la seule vitre qui reste aux croisées, Magdeleine regarde avec anxiété dans la rue ; elle attend Georges, son mari, qui est allé chercher de l'ouvrage ou du moins quelques secours... oui, quelques secours ; car elle, lui et leurs trois enfans sont menacés de mourir de faim..... Le dernier morceau d'un pain de quatre livres est dans le tiroir de la table, et le boulanger refuse de faire crédit..... mais on frappe : c'est Georges, c'est la vie ou la mort. Magdeleine, toute tremblante d'un frisson qui parcourt son corps avec la rapidité de l'étincelle électrique, va ouvrir : Georges entre tout haletant ; la fatigue colore d'un léger incarnat ses joues livides, et déguise son profond désespoir.

Eh bien ! mon ami, aurons-nous demain du pain pour nos enfans ? — Ma pauvre Magdeleine, le guignon nous poursuit toujours : j'ai couru tout Paris sans trouver un seul homme qui ait accepté mes services, qui même m'ait accordé une miette de pain. J'ai été d'abord à l'arc de triomphe de l'Etoile ; je ferai tout, ai-je dit, je porterai les pierres, la terre, la chaux : de grâce, employez-moi ; on m'a répondu que, le nombre des ouvriers étant fixé par l'intendance du Roi, on ne pouvait le dépasser. De là, je me suis présenté aux redoutes de St-Denis, où j'ai fait la même offre ; mais l'entrepreneur m'a refusé, sous prétexte que je n'avais pas l'air assez fort pour la grosse

peine. Puis, lorsque, pour le décider, je dis que j'étais un des combattans de juillet, le croirais-tu, Magdeleine, toi qui fus si en peine de moi pendant les trois jours ?.... il m'a ri au nez. Le cœur navré, je suis allé ensuite chez mon ancien maître tabletier que le manque d'ouvrage força de me renvoyer, il y a 3 mois ; mais hélas ! le pauvre homme n'est guère plus heureux que nous, puisqu'il est au lit, malade, à manger le peu qui lui reste. ( Ici les deux malheureux époux se taisent, les mains convulsivement serrées les unes dans les autres ; puis, après un soupir qui lui déchire d'autant plus la poitrine qu'il a été plus long-temps étouffé, Magdeleine reprend ainsi : )

Mon ami, peut-être aurais-tu bien fait d'aller à la paroisse ; les prêtres, qui prêchent tous les jours la charité..... — Le souvenir de nos enfans m'a donné la force de faire cette dernière démarche. — Eh bien ? — Un homme, dont le regard doux et bénin m'avait d'abord prévenu en sa faveur, s'est mis à feuilleter un registre en me demandant si j'étais inscrit sur la liste des nécessiteux de la paroisse. — Non, Monsieur, lui ai-je répondu. — Allez-vous régulièrement aux offices ? fréquentez-vous les sacremens ? a-t-il repris..... Je ne pouvais pas dire oui ; mais je lui ai affirmé que j'étais un honnête père de famille n'ayant jamais fait tort d'un liard à personne. Alors cet homme, que je croyais si bon, m'a brusquement fermé son registre et sa porte au nez. Maintenant, ma chère Magdeleine, il nous reste trois partis à prendre : tendre la main dans les rues, nous mettre voleurs, ou mourir.... A ces mots, les yeux des deux époux, des yeux secs et mornes, se sont spontanément et simultanément portés vers la croisée. Georges et Magdeleine se sont compris..... Mieux vaut mille fois mourir que de vivre pour l'avilissement ou le crime ; mais, dit Magdeleine avec un de ces soupis de mère que nulle plume ne saurait rendre, nos enfans, nos pauvres enfans, que deviennent-ils ? — Des ames charitables en prendront soin ; notre mort assurera leur



existence, parce que les hommes qui n'ont point de compassion pour les parens, ne sont jamais sans entrailles pour les orphelins. — Et Dieu, mon ami ! — ma chère Magdeleine, Dieu est bon ; il nous fera miséricorde et nous recevra dans son sein, parce que, quoique pauvres, nous sommes honnêtes : va, Dieu ne ressemble pas aux hommes.

Ces derniers mots ont décidé la malheureuse ouvrière ; pendant que Georges ouvre la fatale croisée, elle donne à ses enfans avec son dernier morceau de pain son dernier baiser maternel, puis elle accourt vers son mari, l'embrasse, le serre de l'étreinte convulsive de l'adieu éternel et se lance dans la rue, entrelacée dans ses bras. Ne disons pas ce qu'étaient les corps de ces malheureux, après leur chute d'un cinquième étage, car il faut laisser dîner en paix les gens du juste-milieu, qui, comme chacun sait, sont fort sensibles : remarquons seulement que cet événement a eu lieu dans Paris, ce centre si renommé de philanthropie et de civilisation. Dans la même semaine, deux chiens de la meute d'un noble pair étaient morts de gras-fondu.....

Alex. B.

Lyon, le 27 novembre 1831.

A Monsieur le Rédacteur de la Glaneuse.

Monsieur,

*Les sentimens patriotiques manifestés dans chacune de vos feuilles m'encouragent à vous adresser quelques stances sur nos derniers évènements. J'aime à croire, Monsieur, que vous ne dédaignerez pas de prêter un écho à la lyre d'un ouvrier qui, ayant cru qu'on pouvait se procurer du pain au même prix qu'on s'est donné la liberté, n'a pas hésité à chanter notre malheureuse victoire. Vous qui avez paru vous intéresser à notre sort, m'accorderez-vous une place dans votre estimable Journal ?*

*Dans cette attente, voici les vers que vous adresse celui qui a l'honneur d'être votre serviteur.*

J. J. RIOUL,

Ouvrier de la Croix-Rousse.

### LES TROIS JOURS DE LYON.

C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes.

Auguste BARBIER.

Eh bien ! c'est encor lui ! toujours, toujours sublime  
Au milieu des combats, au milieu du succès !  
Ici comme à Paris, terrible à qui l'opprime ;  
Ici comme à Paris, condamnant les excès !  
A l'heure du danger, effrayant d'énergie,  
Et maudissant après sa main qu'il a rougie  
En répandant le sang français.

Ah ! ne l'accusez pas du meurtre de ses frères,  
Du sang des citoyens qui vient de ruisseler,  
Des pleurs de l'orphelin, du désespoir des mères !  
Pour rentrer dans ses droits il fallut immoler !  
Ce sang qui fume encor, c'est contre vous qu'il crie,  
Ministres imprudens, fléau de la patrie ;  
C'est vous qui l'avez fait couler.

Le peuple était sans pain ! La Prusse qui nous brave,  
L'Autriche, aigle débile au vol trop étendu,  
Les Russes accroupis sur la Pologne esclave,  
Au prix d'un peu de sang nous en auraient vendu.  
Le Belge était à nous ; sur les tombes romaines  
L'Italien pour nous joindre allait briser ses chaînes,  
Et l'Espagne avait entendu.

Mais non, les rois tremblaient ; il vous fallait vous-mêmes,  
Jaloux de mériter un appui couronné,  
Sur leur front pâissant serrer les diadèmes,  
Et comprimer l'élan à l'Europe donné !  
Il fallait, à leurs yeux humiliant la France,  
Leur faire pardonner les cris d'indépendance  
De tout un peuple mutiné.

Laissez-le, disiez-vous : la misère et la rage  
Egareront les coups de ce tigre indompté,  
Lui-même de ses mains détruira son ouvrage,  
Lui-même épuisera les flancs qui l'ont porté ;  
Laissez-le ; sous ses pieds nous creuserons l'abîme  
Où le monde croira qu'il est tombé victime  
De sa farouche liberté.

Eh bien ! réalisez vos promesses infâmes !  
Venez livrer aux rois le peuple souverain !  
Mais quoi ! vous pâlissez ! quels cris glacent vos ames !  
C'est lui ! levez-vous tous ! il est encor sans frein !  
Allons ! que sur nos fronts, triste champ de bataille,  
Le canon de juillet vomisse la mitraille  
Pour étouffer sa voix d'airain.

De ses faubourgs déserts, sous la grêle des balles,  
Les enfans, les vieillards débordent en haillon.  
Qu'importent vos fusils ? les chances sont égales ;  
Ils ont pour eux les droits et l'ongle du lion :  
La liberté les guide à travers la mêlée ;  
C'est elle qui conduit leur bande échevelée  
Aux barricades de Lyon.

Voyez-le conquérir ses armes ! il dépave !  
Impétueux torrent à flots précipités,  
Il écume, bouillonne, inonde de sa lave  
Le sable palpitant des quais ensanglantés ;  
Devant ses cris de mort les bataillons en fuite,  
La pâleur sur le front, pour tromper sa poursuite,  
Brisent leurs rangs épouvantés.

Croyez-vous résister au volcan populaire,  
Milice des salons déguisée en soldats ?  
Rendez-vous ! rendez-vous ! désarmez sa colère,  
Ne vous exposez plus dans nos sanglans débats.  
Que pouvaient contre lui, contre ses barricades,  
Vos fusils élégans, vos canons de parades,  
Vos sabres vierges de combats ?

Rentrez dans vos foyers ; le peuple vous pardonne.  
Il triomphe ! Voyez sa magnanimité  
Quand dans Lyon vaincu la tempête bourdonne ;  
C'est pour la maintenir qu'il prend l'autorité ;  
C'est pour veiller sur vous, pour protéger vos larmes,  
Qu'il s'assied au pouvoir et conserve les armes  
Que lui donna sa pauvreté.

Si quelqu'un s'est souillé de meurtre et de pillage,  
Les nommerez-vous tous d'homicides brigands ?  
Quel métal précieux brille sans alliage ?  
Quel ciel est toujours pur comme un jour de printemps ?  
Mais dites, nul de vous n'a-t-il, dans sa colère,  
A l'ouvrier sans pain refusé le salaire  
Qui faisait vivre ses enfans ?

Ah ! quand vous l'écrasiez, quand sous votre mitraille  
 Leur bataillon sanglant reculait éclairci,  
 Qui de vous, prévoyant le sort de la bataille,  
 Eût osé seulement espérer de merci ?  
 Pourtant d'aucun excès il n'a terni sa gloire ;  
 Et sans doute il était digne de la victoire,  
 Lui qui sait en user ainsi.

J. J. RIOUX,  
 Ouvrier de la Croix-Rousse.

### CONVERSATION POPULAIRE.

Marteau, serrurier; Rabot, menuisier; Navette, ouvrier en soie.

Marteau et Rabot. Eh ! bonjour l'ami Navette, queu figure de déterrè.

Navette. Pardinne, je le crois ben, j'ai perdu tant de sang.

Marteau. T'as donc été blessé ?

Navette. Comme tu dis ; et pour me donner des couleurs v'la-t-i pas qu' le médecin m'a mis 25 sangsues autour de ma blessure. Mais c'était qu'une égratignure, et grâce à quelques bouteilles de vin vieux, je peux encore narguer la camarde.

Rabot. T'es sans doute furieux contre les gardes nationaux ?

Navette. Moi, je leurs y en veus pas du tout, ils croyaient faire leur devoir en nous tuant ; c'est pas l'embarras, ils nous rendaient servicé ; vaut mieux mourir d'un coup de fusil que mourir de faim, c'est beaucoup plus court.

Marteau. T'a raison, Navette, c'est l's'autorités seules qu'est coupable. Car vois-tu, je raisonne moi, et quand j'ai vu l'tarif emplacardé, je m' ai dit comme ça c'est un emplâtre sur une jambe de bois.

Rabot. Et pis l' préfet, il n'avait pas le droit de mettre cet emplâtre, car une supposition que ça eut regardé les menuisiers, et que l's'autorités m'auraient dit : Il faut donner tant pour la façon d'une porte, tant pour la façon d'un cercueil, je leurs y aurais dit : J' m' bats l'œil de votre tarif, j'attendrai qu'il y ait une loi et jusque là vot serviteur de tout mon cœur.

Navette. Heureusement que le duc d'Orléans est arrivé, et qu'il va leurs y dire à chacun son fait.

Marteau. Oui, mais s'il y a qu' l's'autorités qui y parlent, il y aura qu' l's'autorités qu' aura raison. Parce que qui n'entend qu'une cloche..... suffit.

Navette. Ah ! si j'étais à la place du prince, j' sais ben quoique j'aurai fait.

Rabot. Et quoiqu' t'aurais t'y donc fait ?

Navette. D'abord j'aurais venu sans tambour ni trompette, j'aurais planté là tous les ceux qu'a d' s'habits brodés, et j'aurai entré comme ils disent eux in....co....

Marteau. Incognito.

Navette. C'est ça incognito, et quand j'aurais été dans Lyon, j'aurais monté à cheval et j'aurais pris le chemin de la Croix-Rousse. Tous les ouvriers seraient venus autour de moi, et alors après leurs y avoir donné de bonnes poignées de main comme celles que je donnais au peuple, après les journées de juillet, je leurs y aurais dit :

« Braves Ouvriers,

» J'aime le peuple moi, et je veux pas qu'il meurre de  
 » faim. J'ai cassé pour vous ma cache-maille, voilà l'ar-  
 » gent de mes épargnes ; j'en obtiendrai pour vous d's'au-  
 » torités qui vous en a promis, j'en demanderai aussi à  
 » mon père qu'est diablement riche ; et tout ça fera une  
 » somme conséquente. Que les ceux qu'a perdus leurs  
 » parents soient sans inquiétude, j'aurai soin d'eux. Vous  
 » allez venir manger un morceau avec moi, nous trin-  
 » querons avec les officiers de la ligne et de la garde  
 » nationale, et tout sera oublié. Je vous demande pas  
 » vos fusils, l'usage que vous en avez fait après votre  
 » victoire me prouve que je ne dois pas vous craindre,  
 » mais vous aimer. Rentrez dans vos ateliers, reprenez  
 » la navette, mais avant de nous séparer, nous allons  
 » boire à l'oubli du passé. »

Alors j'aurais trinqué avec tous les ouvriers, et après avoir bu le coup de l'étrier, je leurs y aurais ajouté :

« Braves ouvriers ! criez avec moi, *Vive la liberté ! Vive le Roi ! Vive le duc d'Orléans !* »

Et les ouvriers s'auraient pas fait tirer l'oreille.

Et voilà !.....

### Un Article de Journal.

— Bonjour, Alfred ; tu arrives fort à propos. Voyons, assieds-toi, et fais nous un article. .... de la gaité, surtout ; car le journal est d'un sérieux....

— De la gaité ! et pourquoi ferai-je de la gaité quand j'ai la mort dans la poitrine ?

— Allons donc ! c'est toujours la même chose ; et, depuis un mois ou deux, on dirait qu'il s'étudie à prendre son existence à rebours... Eh ! mon ami, s'il te faut des impressions nouvelles, des émotions de cadavres, comme tu dis, vas à la Morgue, visite les prisons, avale une dose d'opium et couche-toi là-dessus, je te promets, pour toute la nuit, un cauchemar à n'y pas tenir ; mais quand tu rentres au bureau, laisse là tes idées de guillotine, et fais-nous de la gaité. vive Dieu !

— Toujours de la gaité !....

On eût dit que ces derniers mots ne pouvaient sortir de la bouche d'Alfred. Ses lèvres devinrent violettes, une pâleur subite avait blanchi son visage, ses cheveux s'étaient hérissés en désordre et un sourire convulsif vint donner à ses traits une expression lugubre, infernale.

Puis, de sa poche il tira une demi feuille de papier.

— Tenez, dit-il, voilà de la gaité ! — Il sortit.

C'était une chanson, mais une de ces chansons folles qu'on entend une fois, et que l'on répète ensuite dans un diné de garçons auquel ont été conviées de jeunes et joyeuses femmes, une chan son à pouffer de rire. Et cependant c'étaient des adieux au monde, à toute la vie ; mais la verve comique d'Alfred s'était réveillée pour ce testament poétique. On voyait qu'il y avait de l'ironie dans cette gaité de suicide : on avait beau rire et rire encore, chacun se regardait en se demandant :

« Mais qu'a-t-il donc, cet original-là ! c'est un homme inconcevable !....

La chanson fut insérée, et l'on en riait encore, quand un crieur public vint s'arrêter sous les fenêtres du bureau du journal.....

Et ce crieur disait :

« Vons y verrez comme quoi M. Alfred s'est brûlé le cerveau dans une des allées de Perrache !... c'est du nouveau ! c'est curieux à voir !... et cela ne se vend qu'un sou. » J'entendis, et j'eus froid.

L. A. B.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE JULES.

*Le jeune Artiste.* — *Gabriel Lelièvre dit Chevalier, ou l'Em-poisonneur.* — *Robineau, ou le Commis et la Grisette.*

Que vous êtes heureux spectateurs indifférens, qui ne connaissez pas comme moi les secrets des coulisses. Vous lisez l'affiche, c'est un bénéfice; les titres des pièces annoncées vous séduisent et vous entrez. — On va lever le rideau et vous causez avec votre voisin. — Votre physionomie est calme et impassible. — Si les ouvrages qu'on va représenter sont bons, vous les applaudirez; s'ils sont mauvais, vous les sifflez, et votre devoir de public sera rempli, tout sera dit pour vous. — Mais moi qui connais les auteurs de ces pièces.... je suis bien loin de partager votre indifférence, avec quelle anxiété je vais suivre cette représentation, et rentré chez moi après avoir subi une torture de six heures, lorsqu'en applaudissant j'ai aussi rempli mon devoir de public; il faut que je calcule froidement mes émotions, que je ferme l'oreille à la voix de l'amitié et que je remplisse ma tâche de journaliste... Allons, commençons.

*Le jeune Artiste.* — C'est un vaudeville à tiroir, dans lequel le jeune *Blod*, dont nous avons déjà applaudi les heureuses dispositions, se venge d'un aubergiste en le mystifiant. Cette bluette a complètement réussi, et le jeu naturel du petit acteur, qui pourra devenir en travaillant un artiste distingué, a puissamment contribué au succès de cet ouvrage. Le sang-froid si comique de l'aubergiste *Célicourt*, a excité plusieurs fois l'hilarité générale; on l'a beaucoup applaudi, lorsqu'en parlant de l'ordonnance de son dîner, il place à droite des blancs-mangés, des œufs à la neige et des crèmes fouettées; à gauche, des poulets à la Marengo et du vin de Tonnerre, et au centre, une belle oie grasse flanquée d'écrevisses..... ouf... me voilà un poids de moins sur la poitrine..... et d'un..... poursuivons.

*Gabriel Lelièvre dit Chevalier.* — Ça été une heureuse idée pour le bénéficiaire d'exhumer des archives judiciaires, la sanglante histoire d'un homme dont les manières élégantes embellissent tant de fois nos salons, et qui plus tard devait porter sa tête sur l'échaffaud. Ce mélodrame est un résumé de la vie de cet empoisonneur.

S'il y a des longueurs dans cet ouvrage, nous ne devons les attribuer qu'au désir qu'ont éprouvé les auteurs de rappeler avec une scrupuleuse exactitude tous les détails d'une procédure criminelle. Nous leur conseillons de supprimer entièrement le tableau de la chambre des jurés, peut-être pourrions-nous leur donner le même conseil pour le deuxième tableau. Ces suppressions nous paraissent nécessaires. La péripétie, débarrassée de ses entraves, marchera plus rapidement, et les auteurs et le public y gagneront.

La partie la plus pénible de notre tâche est remplie; il ne nous reste plus que des éloges à accorder. Nous parlerons d'abord du style de ce mélodrame, qui, en

général, est très-soigné; nous féliciterons les auteurs sur la vérité de leurs détails et sur le mouvement qu'ils ont su imprimer à l'action, surtout dans le quatrième et le cinquième tableau. En résumé, ce mélodrame, débarrassé des longueurs que nous venons d'indiquer, nous paraît appelé à remplir long-temps la caisse des Célestins.

Il n'y a, dans cet ouvrage, qu'un rôle important, celui de *Chevalier*, le héros de la pièce, *Adam* a rempli avec bonheur cette tâche pénible et difficile. *Jules* a joué avec chaleur le rôle du chapelier *Berthier*. Tous les autres artistes ont puissamment contribué aux succès qu'a obtenus ce mélodrame.

*Robineau.* — Ce vaudeville est emprunté à la *Maison-Blanche*, l'un des meilleurs romans du spirituel *Paul de Kock*. Le premier acte, qui nous offre le tableau de l'intérieur d'une mansarde occupée par un commis, est frappant de vérité. Il renferme des détails écrits avec verve, et des couplets dans lesquels le sel est jeté à pleines mains; mais, il faut le dire, le second acte ne répond pas au premier et les auteurs ont eu tort de vouloir encadrer leur intrigue dans deux tableaux. Il valait mieux précipiter l'action et amener le dénouement dans la mansarde. Qu'ils essaient de suivre notre conseil.

Dans tous les cas, nous devons dire que le premier acte de *Robineau* a excité un rire fou et qu'il a été applaudi avec entrainement. Le jeu si naturel et si gai de *M<sup>me</sup> Adam* et d'*Achard* était pour beaucoup dans le succès de ce vaudeville. L'auteur a été demandé après la chute du rideau. *Rousseau* est venu livrer au public les noms de *MM. Eugène et Berthaud* qui ont été couverts d'applaudissemens.



### GLANE.

— On parle depuis quelques jours de boulettes qui doivent être jetées dans les caves: nous sommes perdus si on ramasse toutes celles qui ont été faites par l'autorité.

— Mercredi matin, 25 novembre, un patriote se promenait avec une lanterne dans les rues de Lyon. Il cherchait les autorités.

— On entend chanter de tous côtés ce refrain de *Béranger*:  
Pauvres moutons, ah! vous aurez beau faire,  
Toujours on vous tondra.

— Quelques patriotes ont fait demander le parapluie de *M. Cotté*, pour se mettre à l'abri de la pluie de croix d'honneur qui va tomber sur notre ville.

— Le chapeau de *M. Prunelle* va devenir l'*arc-en-ciel* de la liberté.

— On discutait à la chambre des députés l'exclusion de la branche aînée des Bourbons. *Dupin* était absent: il veut sans doute se garder une poire pour la soif.

### BULLETIN DES ANNONCES.

*M. CHRETT*, artiste du Grand-Théâtre, dont l'excellente méthode a été justement appréciée, prévient le public qu'il donnera des leçons de piano et de chant, soit en ville, soit chez lui, rue Pas-Etroit, n° 11.

J. A. GRANIER, Rédacteur-Gérant.